

Vera Chytilová ou le goût de la transgression

André Roy

Numéro 187, juin 2018

1968... et après ?

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/88703ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Roy, A. (2018). Vera Chytilová ou le goût de la transgression. *24 images*, (187), 82–83.

Vera Chytilová

ou le goût de la transgression

PAR ANDRÉ ROY



↑ Les petites marguerites (1966)

082

Avec plusieurs cinéastes de sa génération, Vera Chytilová annonçait le Printemps de Prague.

Dans son deuxième film, *Les petites marguerites* (1966), farce nihiliste qui demeurera son œuvre majeure, Chytilová (1925-2014) étalait un goût de la transgression rare à une époque où tout était cadenassé dans les pays socialistes.

De la politique aux arts, de l'éducation au social, tout était à casser, il fallait larguer les amarres ; on faisait un pied de nez au pouvoir conformiste et stérilisant et on tournait le discours matérialiste en grivoiserie. Scandale ! C'est qu'on s'ennuyait ferme dans les pays communistes, comme l'a filmé un des compatriotes de Chytilová : Milos Forman. Celui-ci l'a si bien illustré avec *L'as de pique* (1963), *Les amours d'une blonde* (1965) et *Au feu, les pompiers !* (1967) ; il n'était pas le seul, il y avait aussi Jiri Menzel, Jan Němec et Ivan Passer, qui formaient avec Chytilová ce qui s'appellera la Nouvelle Vague tchèque, laquelle durera presque dix ans, jusqu'à la mise sous tutelle soviétique du pays. Ça en sera fini de ces comédies douces-amères, brins de fraîcheur et de franchise qui, dans une réalité si glauque à vouloir être normale, deviennent des

bombes (Chytilová s'en souviendra dans le générique de début de son film). Elles étaient drôles, ces comédies, mais si désespérées... Sur ce plan, la cinéaste se différenciera beaucoup de ses confrères masculins ; ils n'auraient pas pu faire ces *Petites marguerites* qui se fichent de la description de la gêne et du malaise dans un quotidien très terne, si accablant. La comédie sociale, très peu pour Chytilová. Et elle était féministe avant l'heure, pas prêchi-prêcha pour un sou, sœur d'Agnès Varda, mais en plus éclatée.

Après un générique reproduisant des images typiques du réalisme socialiste nous sont présentées deux jeunes filles, qui s'appellent toutes les deux Marie, l'une blonde, l'autre brune, dans des décors aux couleurs criardes, relevant du psychédéisme et du pop art. Elles avouent ne vouloir rien faire et ne savoir rien faire. Elles sont destinées à la joie ininterrompue, à la jouissance permanente ; elles vivent sous le signe de Dionysos ; elles veulent tout, de la bouffe aux hommes ; d'ailleurs, il n'y a pas de différence pour elles entre se gaver et consommer les hommes, tout est bon, car tout est à jeter ; on est des raclures, nous clament leurs comportements, et c'est bon de tout envoyer en l'air et de s'envoyer en l'air en même temps. Avec leur pratique du tout et du rien, du n'importe quoi et du n'importe qui, elles sont dans leurs désopilantes furies dévergondées, « une vraie insulte au socialisme », devaient à coup sûr se dire bien des spectateurs et particulièrement les autorités. D'ailleurs, pendant quelques mois, dans une société où tout était rationné, le film sera interdit parce qu'interprété comme une invitation au gaspillage. La gabegie, c'est presque pire qu'une libido déchaînée – et la beauté du corps des deux actrices est déjà un fruit défendu, en particulier pour les vieux messieurs qui les fréquentent.

Fini le noir et blanc, les récits lents, délicats et pointilleux, l'humour pince-sans-rire, le ton où tout espoir est perdu : Vera Chytilová se démarque avec fracas de ses amis cinéastes. Son happening libertaire tire sur tout ce qui bouge – et charrie aussi quelques scories. Qu'importe, il ne faut pas chipoter – on imagine que les Tchèques et autres citoyens socialistes adhéraient non sans jubilation à cette fantaisie qui débloque constamment. Dans cette pétarade de sons, de musiques et de couleurs, les deux Marie subvertissent les valeurs imposées par des pères politiques sévères dans leur sénilité et leur virilité, dans leur orthodoxie et leur puritanisme. Le film, qui s'apparente à un puzzle aux pièces disparates, se révèle féministe, antiautoritaire, antimachiste – et anticommuniste ! Comme l'Histoire, les hommes sont voués à la poubelle. Et le socialisme a un visage de bouffon.

Après le Printemps pragois, ses amis s'exilent, mais la cinéaste reste en Tchécoslovaquie, ce qui lui sera reproché. Elle réussira à réaliser un autre film en 1970, *Le fruit du paradis*, et ce, avant de se taire pour qu'on ne la fasse pas taire. Elle reviendra à la réalisation en 1976 avec *The Apple Game*.

ELLE SIGNE ENSUITE UNE DIZAINE DE FILMS, SOUVENT PROJETÉS DANS DES FESTIVALS, COMME *WOLF'S HOLE* (1985), QU'ON A PU VOIR À MONTRÉAL.